

Au cœur de la forêt, suivant un sentier à peine marqué, sept hommes cheminaient, la mine inquiète. Celui qui ouvrait la marche, à cheval, tenait par leur longe six autres chevaux qui suivaient tant bien que mal sur ce sentier étroit. D'âge mûr et de haute taille, il était habillé pour la guerre. Ses coups d'oeil inquiets de tous côtés disaient assez son inquiétude. Il faisait marcher son cheval au pas. Dans ce sentier encaissé la frondaison des arbres était peu élevée et il devait parfois se baisser pour éviter des branches basses. La forêt semblait s'ouvrir puis se refermer sur leur passage, oppressante, faite d'un entremêlement de branches qui commençaient à se couvrir de feuilles.

Derrière lui venaient six guerriers à pied. Ils portaient une civière improvisée faite morceaux bois permettant aux six hommes de se répartir le poids qu'elle contenait. Car sur une pièce de lin recouvrant cette civière improvisée reposait un homme en piteux état. Couvert de sang de la tête au pied, celui qui devait être ordinairement une force de la nature reposait, inconscient. Habillé lui aussi en guerrier, il épuisait visiblement ses porteurs, qui ne devaient pas être trop de six pour le transporter.

Ce triste équipage revenait d'une bataille entre le comte d'Anjou et les derniers partisans de l'ancien comte de Nantes. La bataille avait fait rage et le comte d'Anjou Foulques le Noir en était sorti vainqueur, exterminant les derniers partisans nantais et lui permettant de se retourner vers l'est, ayant assuré sa sécurité à l'ouest. Pour cette guerre il avait réuni tous ses vassaux et ses guerriers et avait même fait appel à des guerriers voisins. Mais la victoire lui avait coûté cher ; beaucoup de ses hommes avaient été blessés, parfois gravement.

C'est ainsi que Renaud de Cholet, un des fidèles de Foulques, revenait chez lui avec ses hommes, portant avec eux Gautier de Luçon. Ce chevalier poitevin redouté, bien que jeune, s'était taillé un fief conséquent dans la partie ouest du Poitou. Relevant de la fidélité du comté de Poitiers, il avait veillé à garder de bonnes relations avec son suzerain, mais aussi avec Foulques le Noir, ainsi que sa liberté. Respecté et craint, il avait réussi cet exploit en ces temps compliqués. L'arrivée du fils de Foulques à la tête du comté de Poitiers par son mariage avec la comtesse Agnès, veuve du comte Guillaume, n'avait pas simplifié sa tâche. Le père et le fils s'opposaient depuis que Geoffroy était en âge de porter les armes, et ce dernier développement inquiétait tous les vassaux. Fidèle aux deux hommes, qui le respectaient, Gautier représentait pour tous un espoir de réconciliation.

Encore fallait-il qu'il reste en vie, et c'était là la tâche de Renaud, que lui avait confié Foulques. Et connaissant ce dernier, l'échec n'était pas envisageable. Renaud savait qu'il répondrait de sa vie de celle de Gautier. Il avait donc hâte d'arriver à son logis, car leur convoi faisait une proie facile sur ce chemin, que ce soit pour des brigands de passage ou pour des traîtres, qu'ils soient angevins, poitevins ou nantais. Sans compter que ses hommes devaient être épuisés à transporter à bras ce colosse de Gautier. Il savait bien que dans la décision de Foulques sa fidélité à toute épreuve et son expérience avaient autant comptés que la proximité géographique de son logis et du champ de bataille. Plus tôt Gautier serait à l'abris, mieux cela vaudrait. Il allait falloir ensuite le faire soigner - et le guérir - et cela n'allait pas être simple non plus.

Le soleil commençait à descendre dans le ciel quand ils arrivèrent au village. La vue de l'activité tranquille y régnant rasséréna tout le monde. La première partie de la mission était réussie, ils

allaient pouvoir momentanément baisser la garde. D'autres allaient prendre le relais.

Dès qu'ils arrivèrent aux abords de la motte castrale, Renaud vit son second, Hubert Le Fort, accourir vers eux avec son fils, Haimery le Jeune.

- Enfin seigneur Renaud, vous êtes de retour ! s'exclama t-il. Mais que nous ramenez-vous là ?

- C'est Gautier de Luçon qui a été gravement blessé au cours de la bataille, répondit Renaud. Le comte Foulque nous l'a confié.

- Grand honneur, mais dangereux, je ne l'avais même pas reconnu. Qu'allons-nous en faire ?

- Nous allons l'installer et la servante Ermintrude va le veiller pour cette nuit. Mais toi tu vas prendre ton cheval et courir à bride abattue au prieuré de Chemillé et nous ramener le moine médecin. Tu devrais avoir le temps d'y arriver avant la nuit, le chemin est bon. Comme cela le moine pourra être là demain au plus tôt.

Pendant qu'ils parlaient les guerriers chargés de Gautier l'avait monté dans le donjon et confié aux soins de la servante. Haimery avait préparé le cheval de son père qui pu partir immédiatement.

Renaud se sentait harassé, il n'aspirait qu'à manger puis dormir. Il avait chargé Haimery de la garde de nuit. Il commençait à se faire vieux. C'était à se demander comment faisait Foulques !

*

La matinée était déjà bien avancée quand Renaud vit arriver Hubert avec le moine. Gautier était toujours inconscient. Le temps était clair en ce début de printemps et de sa position dominante sur la motte il englobait tout le village et pouvait voir chacun vaquer à ses occupations.

Quand les cavaliers se furent rapprochés, il fronça les sourcils ; il ne reconnaissait pas le moine.

Quand il descendit pour les accueillir son impression se confirma ; il ne connaissait pas cet homme. De plus son allure ne lui disait rien qui vaille. La mine chafouine et le regard torve, le nouvel arrivant était malingre et se tenait voûté sous son capuchon de moine, malgré sa petite taille. Au vu de la mine fermée de son homme de confiance, les deux hommes n'avaient pas du sympathiser pendant le voyage.

Renaud se composa son visage le plus martial et se redressa pour accueillir le nouveau venu.

- Bonjour, messire Renaud, je vous présente le nouveau moine médecin du prieuré de Chemillé, Maurice. J'ai appris de la bouche du prieur Benoît que Salomon était mort d'un refroidissement cet hiver. C'est donc Maurice qui le remplace, lui annonça Hubert.

- Bonjour messire Renaud, le salua le moine.

- Bien, le blessé est en haut, veuillez me suivre, lui ordonna Renaud.

Celui-ci traînait avec lui un sac volumineux qui devait servir à sa médecine.

A leur arrivée dans la chambre, Ermintrude se leva vivement, les salua et prit congé. Un feu brûlait dans la cheminée, les journées étant encore fraîches.

- Je suppose que c'est le blessé à soigner, constata le moine. Vous pouvez me laisser, je vais lui prodiguer mes soins. Vous pouvez vaquer à vos occupations.

Quoique peu rassuré par le personnage, Renaud pris le parti de sortir et faillit se heurter à Ermintrude en passant la porte.

- Allez me chercher un ou deux hommes, je reste ici je n'ai pas confiance, lui chuchota t-il

- Moi non plus, j'y vais de suite lui répondit-elle sur le même mode.

Au moment où Thibaud le Sage et Odon Tête d'Ours arrivaient un cri déchirant retentit, suivit d'un râle. Ils entrèrent en courant, Odon ayant titré sa dague, et surprirent ainsi le moine en train d'appliquer sur la blessure du bras un morceau de fer rougeoyant.

- Sortez-moi cet abruti d'ici ou je le jette dans le feu, hurla Renaud.

Les deux hommes maîtrisèrent l'individu sans difficulté malgré ses gesticulations. Une fois qu'ils furent sortis, Renaud se pencha sur Gautier et constata qu'il était toujours vivant, mais ne respirait pas normalement. Ermintrude qui l'avait rejoint semblait également inquiète. Elle avait ouvert le sac du moine et inventoriait son contenu, effarée. Il n'y avait ni herbes, ni potions mais des métaux, une scie et un tas d'instruments à l'usage indéterminé. Ermintrude reprit sa veille pendant que Renaud redescendait avec le sac.

Il trouva ses hommes au pied du donjon, entourant le moine avec une mine patibulaire.

- Alors, s'écria Renaud, diras-tu quelles étaient tes intentions ?

- Vous ne connaissez rien à la médecine, affirma le moine. Ce sont de nouvelles méthodes que j'ai apprises auprès de moines germaniques. Quand les blessures sont profondes il faut appliquer un fer rouge ou couper le membre.

- Balivernes, Salomon appliquait des plantes et onguents et ça marchait très bien.

- Les plantes c'est dépassé. Aujourd'hui on pratique une nouvelle médecine.

- Ah oui dit plutôt que tu es un traître à la solde des ennemis de Gautier et de Foulques. J'ai bien envie de te faire rejoindre ton créateur, mais ton état de moine me l'interdit, alors je te bannis de mon fief, le prieuré de Chemillé perdra ma protection et je vais engager Foulques à faire de même. Si tu remets les pieds ici je te pends haut et court. Disparaît de ma vue ! Pour plus de sûreté Hugues le Mauvais va te raccompagner.

Le moine partit, Renaud s'avisait que son problème restait entier et il s'en ouvrit à ses guerriers

- Bon, ce maudit moine parti, Gautier ne va pas guérir seul, surtout maintenant. A qui faire appel ? Je ne connais pas de moine médecin fiable dans les proches environs.

- Il y a peut-être une solution, annonça Thibaud. Nous pourrions faire appel aux sœurs guérisseuses. Elles obtiennent de bons résultats avec les paysans, qu'ils soient blessés ou malades.

- Oui c'est vrai, renchérit Garin Fils de Jocelin. L'une d'elle, Hersende, a accouché ma sœur et ça c'est très bien passé, le bébé a survécu.

- D'ailleurs, intervint Odon, c'est leur grand-mère, la vieille Gerberge qui m'a mis au monde et Milessende a soigné mon frère quand il est tombé d'un arbre. Il se porte comme avant.

- Bon, trancha Renaud, de toute façon on n'a pas le choix, que l'un d'entre vous aille les chercher.

A ces paroles tous les guerriers regardèrent au sol ou au loin mais aucun ne pipa mot.

- Allons donc, qu'y a-t-il maintenant ? Vous venez de dire que c'était la solution.

- Et bien osa Robert, c'est que ces filles, elles sont un peu magiciennes, on n'ose pas trop approcher de chez elles. Il y a des choses qui se racontent sur elles.

- Quelles choses ?

- Et bien elles nouent l'aiguillette, alors on n'ose pas trop approcher, c'est toujours les femmes qui y vont.

- Oui approuva Odon, il n'y a que les pères qui y vont pour apporter le cadeau quand l'accouchement s'est bien passé.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? se lamenta Renaud, ce ne sont que des racontars de bonnes femmes. Bon je vais y aller, je ne crois pas à tout ça et de toute façon je suis veuf.

C'est avec soulagement que les guerriers le virent partir d'un bon pas. En effet il était veuf, se dirent certains, mais personne ne savait exactement comment était morte sa femme.

*

A l'autre bout du village, Hersende rentrait chez elle. Quoique fatiguée, elle avait le sourire aux

lèvres. Elle avait assisté toute la nuit une parturiente. Après huit filles la maman avait mis au monde un petit garçon, en bonne santé, bien vigoureux. C'était la joie dans la maison et la maman se remettait bien. Le père n'était pas encore au courant, étant parti aux champs avant. La maman était tellement heureuse qu'elle lui avait donné une magnifique pièce de lin fin, teint dans un rouge profond et lumineux.

L'air était doux en ce début de printemps, les genêts et les merisiers étaient en fleur, les jeunes feuilles des arbres commençaient à apparaître, teintant de vert tendre l'horizon. Toute la nature renaissait après l'hiver. C'était la saison qu'elle préférait entre toute, celle qui était pleine des promesses des récoltes à venir. C'était hélas aussi la saison où les guerriers repartaient en campagne. Elle avait d'ailleurs vu rentrer hier le seigneur et ses guerriers, de loin. Pour autant qu'elle avait pu voir, il en revenait autant qu'il en était parti, même si l'un d'entre eux était semblait blessé, sur une civière. Elle était toujours plus rassurée quand tous les guerriers étaient là. Dans cette zone frontrière on n'était jamais à l'abri d'une attaque d'ennemis ou de brigands. Mais le seigneur Renaud était réputé pour sa bravoure et son autorité et cela protégeait son fief, même en son absence.

La cabane où elle vivait avec sa sœur Milessende était à l'autre bout du village par rapport au donjon, près de la forêt. Cette cabane avait été celle de leur grand-mère Gerberge, qu'elles avaient gardé à sa mort. Grâce aux personnes qu'elles soignaient la cabane était bien entretenue. Si Milessende avait un don pour soigner et remettre les membres cassés ou démis, Hersende était douée pour soigner par les plantes. Hélas aucune des deux n'avait hérité des dons de magnétiseuse de leur grand-mère.

Près de la cabane elle fut accueillie par son loup apprivoisé. En rentrant elle constata que sa sœur était absente, elle avait dû être appelée quelque part. La cabane était propre et nette. Elle fit repartir le feu et installa dessus la marmite dans laquelle elle mit quelques légumes et un petit bout de lard. Il restait un morceau de pain acceptable dans le garde-manger, ainsi que quelques pommes ridées. Elles auraient à manger pour aujourd'hui. Vivement que les récoltes donnent vraiment, le temps de la soudure était toujours difficile.

Grâce à Archambaud, le papa du bébé qui vint lui apporter un lièvre en cadeau, elle apprit que Milessende soignait le forgeron qui s'était blessé.

Une fois Archambaud parti, Milessende alla sur le côté de la maison pour préparer le lièvre. Quand ce fut fait elle donna les restes au loup, enveloppa le lièvre dans un torchon propre. Elle le ferait cuire demain. Milessende ne revenant toujours pas, elle prit rapidement son repas et s'apprêtait à se reposer de sa nuit blanche quand un nouveau visiteur se présenta.

Quelle ne fut pas la stupéfaction d'Hersende quand elle constata que le seigneur était à sa porte. L'homme qui se tenait devant elle en imposait. Grand, le cheveux grisonnant, il était encore fort bel homme. Hersende savait qu'il était veuf, elle ne se souvenait pas de sa femme, mais avait entendu beaucoup de bruits à leur sujet. Il en imposait indiscutablement et elle se demandait ce qu'il pouvait bien faire là. Il la dévisageait sans rien dire alors elle prit les devants.

- Bonjour, seigneur Renaud. Quel bon vent vous amène jusque chez moi ? Vous vous promenez ou vous avez besoin de mes services ? lui demanda t-elle. Tout en parlant elle avait conscience d'y aller un peu fort mais elle n'aimait pas être dévisagée de la sorte.

- Voilà, le seigneur Gautier de Luçon est ici. Il a été blessé à la dernière bataille. Nous ne savons plus quoi faire alors nous avons pensé à vous. Il ne faut pas qu'il meure, l'informa t-il brusquement.

- Mais pourquoi moi ? s'exclama t-elle incrédule.

- Et bien, votre sœur et vous avez bonne réputation auprès des paysans et de toute façon on n'a personne d'autre sous la main.

Hersende était interloquée. Le seigneur avait pensé à elles alors qu'elle ne savait même pas qu'il connaissait leur existence. Elle décida d'accepter, après tout elle n'avait pas trop le choix.

- Je veux bien venir, mais je ne sais pas si je pourrais faire quelque chose. Milessende n'est pas là, elle soigne le forgeron qui s'est blessé.

- C'est bon venez, vous verrez sur place, lui dit-il tout en pensant qu'il savait enfin à laquelle des deux sœurs il avait à faire. Si besoin on pourra aller faire chercher votre sœur.

Hersende acquiesça, un peu sceptique, et alla chercher son sac dans la maison puis elle suivit Renaud à travers le village. Elle imaginait déjà les ragots qui allaient circuler à leur vue. Les gens la respectait, ou la craignait, elle ne savait, parce qu'elle avait de bons résultats dans ses soins, surtout pour les accouchements et Milessende se faisait respecter parce qu'elle avait la réputation de ne pas être commode et qu'elle était une bonne rebouteuse. Elle savait que les gens la disait magicienne, mais cela lui était égal, cela la servait même car personne n'osait les ennuyer.

Arrivée en haut de la motte, elle était un peu essoufflée, mais Renaud allait d'un bon pas, sans sembler se soucier de savoir si elle suivait. Elle aperçu les guerriers de Renaud mais n'eut pas le temps de les saluer. De toute façon ils étaient tous très occupé à entretenir leurs armes.

Entrés dans le donjon, ils montèrent à l'étage et Renaud s'arrêta devant une porte fermée. Après s'être retourné, probablement pour voir si elle était toujours là, il ouvrit la porte et elle le suivit. Une seule chandelle brillait et il y avait un feu mourant dans la cheminée. Elle distingua un homme allongé sur une pailleasse, au chevet de laquelle une servante veillait.

- Voilà Gautier. Ermintrude le veille depuis qu'il est arrivé. Ermintrude voilà la guérisseuse Hersende

- Bonjour, demoiselle Hersende. Je suis ravie de savoir que c'est vous qui allez prendre les choses en main. J'ai bien connu votre grand-mère, c'était la meilleure amie de ma mère. Je vais vous laisser.

- Merci Ermintrude, mais vous pouvez rester, cela ne me dérange pas et j'aurais sans doute besoin d'aide, comme ma sœur n'est pas là.

- Dans ce cas je vous laisse toutes les deux, leur dit Renaud en se retirant.

Hersende retourna alors son attention vers la pailleasse, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité. L'homme qui reposait là était véritable colosse. Il était encore plus grand et plus fort que Renaud. Il était brun et même inconscient son visage trahissait l'homme de commandement, et Hersende en fut troublée. Par contre il était en piteux état, son visage portait coupures et écorchures, qui n'avaient apparemment pas été nettoyées. Ses vêtements étaient déchirés et tachés de sang et laissaient apparaître de nombreuses blessures. Il devenait urgent de nettoyer tout ça. Posant son sac à terre, elle demanda à Ermintrude de lui ramener un baquet de cendres froides, de l'eau à faire bouillir et du linge propre. Elle regrettait l'absence de sa sœur, car cet homme la déconcertait totalement, et de plus elle n'avait pas le talent de sa sœur pour découvrir les membres brisés.

Une fois Ermintrude revenue, elle mit l'eau à bouillir après avoir alimenté le feu, puis frotta ses mains avec de la cendre avant de les essuyer avec un linge propre. S'approchant de Gautier, elle se demandait par où commencer. Elle décida de s'occuper d'abord du visage et le nettoya avec un carré de lin imbibé d'eau florale. Ensuite elle commença à retirer les vêtements de Gautier du mieux qu'elle pouvait vu leur état pitoyable. Ayant dénudé un bras elle fut effarée par l'état des chairs calcinées de la blessure.

- Mais que lui est-il arrivé ? demanda t elle à Ermintrude.

- Ah ne m'en parlez pas. Le seigneur a voulu faire venir le moine médecin de Chemillé pour le soigner. Mais ce n'est plus le moine Salomon, qui est mort. Son remplaçant n'a pas trouvé mieux que de mettre un fer rouge sur la blessure. Du coup, Renaud l'a chassé et on vous a

appelé.

- Quelle horreur! s'exclama Hersende. Je vais commencer par les autres blessures. Pouvez-vous m'aider à le déshabiller ?

C'est ce moment que choisit Renaud pour venir vérifier comment cela se passait.

- Comment les jeunes filles déshabillent les hommes maintenant !! s'exclama t-il. Est-ce bien convenable pour une jeune fille de voir un homme nu ?

Hersende lui coula un regard en coin et lui répondit un peu exaspérée.

- Ce n'est tout de même pas la première fois que je vois un homme nu, j'ai déjà aidé à des toilettes mortuaires, précisa Hersende.

- Ah oui mais là c'est différent, il est bien vivant celui-là et il n'y en a pas beaucoup comme lui, partit-il en riant aux éclats.

- Ne faites pas attention, lui murmura Ermintrude, le seigneur Renaud aime bien mettre les femmes mal à l'aise.

Et bien c'était réussi, pensa Hersende. Elle n'arrivait pas à penser à cet homme imposant seulement comme un corps à soigner comme elle le faisait habituellement. Il était des endroits de ce corps, maintenant nu, qu'elle n'osait pas trop regarder.

Elle changèrent la literie puis purent nettoyer le sang séché avec de l'eau chaude.

Hersende prit des feuilles odorantes dans son sac et les fit brûler afin de chasser les miasmes de la pièce. Enfin elle enduisit de miel les blessures ouvertes avant de les recouvrir soigneusement de bandes de lin propre afin de les protéger. Elle espérait que ce serait suffisant pour la chair brûlée du bras.

Avant de partir elle prit une pincée de poudre qu'elle mit dans une coupe d'eau chaude. Avec l'aide d'Ermintrude elle réussit à faire avaler sa potion au malade inconscient.

En redescendant elle croisa plusieurs guerriers puis avisa Renaud dans la grande salle.

- J'ai donné les premiers soins mais je reviendrais maintenant demain avec ma sœur, pour qu'elle voit si il y a des fractures.

- Très bien, à demain.

En retraversant le village Hersende repensait au travail du moine. Elle se demandait si il avait brûlé les chairs parce que c'était une nouvelle méthode, ce qui l'étonnerait fort, ou si on l'avait soudoyé pour le faire. Après tout ici il n'y avait pas beaucoup de solutions. C'était ou le moine médecin le plus proche, soit Chemillé (ceux d'Angers étant trop loin), soit les guérisseuses du village, mais les guerriers ne faisaient pas appel à elles, elles soignaient les femmes du village et leur famille. Renaud devait être vraiment désespéré pour avoir fait appel à elles. Mais elle pensait que Gautier s'en sortirait.

En rentrant chez elle elle constata que Milessende était aussi de retour, et elle fut accueillie avec inquiétude.

- Alors, l'accouchement s'est mal passé ? Tu reviens tard.

- Non, non, l'accouchement s'est bien passé, c'est un petit garçon. Tu n'as pas vu les cadeaux qui m'ont été faits ?

- Je n'ai rien vu, je suis juste arrivée.

- Tetberge m'a donné une belle pièce de lin rouge et Archambaud m'a apporté un lièvre en plus, il est dans le garde-manger, on pourra le manger demain. J'avais juste eu le temps de le préparer et de manger un morceau que le seigneur est venu ici. Tu ne le croiras jamais mais il a demandé qu'on aille soigner un de ses amis guerrier.

- Et tu y es allé ?

- Mais enfin, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Bien sûr, que j'y suis allé. Le moine médecin de Chemillé était passé avant moi et il avait brûlé une des blessures ! Je l'ai soigné, mais je n'ai pas pu voir si il avait des fractures. Il faudra que tu viennes avec moi demain.

- Pff, bon j'irais avec toi, soupira Milessende. Mais tous ces guerriers auront intérêt à se tenir à l'écart.

- En tout cas tu verras que ce Gautier est très impressionnant et très beau, dit Hersende à sa sœur en rougissant légèrement.

Milessende lui jeta un regard en coin et soupira, navrée, en voyant le trouble de sa sœur.

*

Gautier se sentait bizarre. Il avait l'impression de flotter dans du brouillard. Il ne savait pas où il était. Il avait eu l'impression d'être transporté. Il souffrait mais ne savait pas exactement où. La souffrance venait et repartait, comme les vagues de l'océan. Il avait l'impression d'une présence constante à ses côtés mais n'en était pas sûr. Il sombra à nouveau dans l'inconscience. Il eut vaguement conscience qu'on lui faisait boire un liquide puis glissa à nouveau dans l'oubli.

A son réveil il vit deux jeunes femmes penchées sur lui, deux visages magnifiques. Brunes, la peau mate avec de merveilleux yeux noirs. Tout à coup il réalisa que les deux visages étaient absolument identiques. Ce n'était pas possible ! Il essaya de se concentrer mais il n'y avait rien à faire, il y avait toujours deux visages identiques. Il n'y avait qu'une explication qui vaille : il était mort. Il était mort et la vraie religion était celle des mahométans. Quand il avait accompagné son oncle en pèlerinage à Jérusalem quelques années plus tôt, il avait entendu les récits des maures qui disaient que quand ils mouraient ils allaient dans un paradis peuplé de splendides vierges : les houris. C'était donc cela, il était au paradis mahométan et ces deux filles identiques étaient des houris. Quel prodige ! L'une d'entre elle était en train de la palper sur tout le corps. Quel dommage qu'il ne puisse réagir ! Il se sentait si faible. Quel intérêt d'avoir deux filles si splendides à disposition et de ne rien pouvoir faire ?

Tout à coup il sentit une violente douleur et sombra à nouveau dans l'inconscience.

Quand il se réveilla à nouveau, il constata déçu, que les houris avaient disparues. Il se sentait mieux, quoique toujours faible. La douleur semblait avoir disparu. Il put bouger un peu la tête et observa la pièce dans laquelle il était. Cela ressemblait à une chambre de donjon, éclairée par une bougie. Il n'y comprenait plus rien. Avait-il rêvé le paradis mahométan ?

A son chevet il croisa le regard d'une petite femme au cheveux gris qui étouffa une exclamation de surprise et sortit précipitamment.

Il refusait d'essayer de comprendre et il ferma les yeux. Il les rouvrit en entendant une voix sonore

- Alors on est revenu parmi les vivants ?

Il reconnu tout de suite Renaud de Cholet. Bon, il était donc vivant, et avait dû rêver, tout simplement.

- Il faut croire, réussit-il à peu près à articuler. Mais qu'est-ce qui se passe ?

- Tu a été blessé à la bataille d'Ancenis face aux rebelles de Nantes. Si tu m'avais écouté aussi, je t'avais bien dit de ne pas te lancer seul de ce côté. Tu as pris plusieurs coups de lance et es tombé de cheval. On a réussi à te sortir de là, mais ça n'a pas été simple. Foulques m'a demandé de te ramener ici pour que tu sois soigné.

La mémoire lui revenait maintenant. En effet il avait fait preuve de trop de témérité. Quand Renaud lui narra l'épisode du moine, ce nom n'évoqua rien pour lui. Un incompetent sans doute.

- Mais alors qui m'a soigné, si ce n'est le moine médecin ?

- On a fait appel aux guérisseuses du village. Ce n'était apparemment pas une si mauvaise idée puisque te voilà parmi nous.

- Depuis combien de temps suis-je ici ?

- C'est le troisième jour. Nous sommes le matin. Tes soigneuses ne sont toujours pas arrivées mais ne devraient pas tarder.

- Je suppose que ce sont des vieilles.

- Et bien non justement, ce sont deux superbes filles, elles ont succédé à leur grand-mère qui leur a tout appris.

- Ce ne serait pas deux brunes. J'ai rêvé de deux brunes comme les maures, absolument identiques. J'ai cru que c'était des houris et que j'étais au paradis mahométan.

Renaud éclata de rire.

- Mais non ce sont juste des jumelles nées le même jour et identiques, enfin pour le physique, parce que pour le caractère c'est un peu différent.

- Des jumelles identiques, quel prodige ?

- Oui c'est un tel prodige que les villageois les croient magiciennes. Bon il faut que j'y aille. Je te laisse te reposer en les attendant.

En effet quelques instants plus tard, une jeune fille très brune pénétrait dans la pièce. Elle était mince et avait un visage aux pommettes hautes et de merveilleux yeux noirs ombrés de longs cils.

- Bonjour, monseigneur, je vois que vous êtes réveillé. Comment vous sentez-vous ?

- Bonjour jolie demoiselle. Je me sens merveilleusement bien depuis que vous êtes là. Quel est votre nom ?

- Je m'appelle Hersende et je vais repartir, car vous n'avez donc plus besoin de mes soins, fit elle assez sèchement.

- Non, non, ne partez pas, fit il vivement. En fait je me sens comme si un cheval m'avait piétiné.

- Je vais examiner vos blessures mais elles évoluent bien et vous n'avez rien de cassé.

- Quand pourrais-je être sur pied et rentrer chez moi. Il n'est pas prudent d'être loin de mon fief longtemps.

- Je ne sais pas, vous avez perdu beaucoup de forces. Il faudra voir.

Ce disant, elle se mit à défaire ses bandages. Il grimaça, ce n'était pas agréable, heureusement qu'il pouvait la contempler, ça lui changeait les idées. Elle était vraiment belle. Quand il irait mieux il faudrait qu'il tente quelque chose.

Elle s'occupait maintenant de sa blessure à la cuisse et ses mains douces remontaient parfois un peu haut. Au moins il pouvait constater qu'il n'avait pas perdu ses capacités. En jetant un coup d'oeil à Hersende il vit tout de suite à la rougeur sur son visage qu'elle s'était rendue compte de l'effet qu'elle lui faisait. Il décida de pousser son avantage, pour voir.

- Vous ne voulez pas me rejoindre, je me sens un peu seul sur cette couche ?

Pour toute réponse elle lui lança un regard noir et appuya un peu trop fort sur sa blessure, lui arrachant un cri.

- Enlevez vous tout de suite cette idée de la tête, je suis ici pour vous soigner, indiqua t elle sèchement avant de sortir de la pièce.

Elle avait de la répartie, la chasse n'en serait que plus drôle pensa t il avant de la voir revenir avec une coupe.

Elle se pencha sur son sac, à son grand plaisir, y prit une fiole et versa une petite quantité de liquide dans la coupe d'eau.

- Buvez cela, lui ordonna t elle.

Il considéra la coupe avec méfiance

- Qu'est ce que c'est ?

- Une potion pour calmer la douleur et hâter la guérison.

Il bu la potion avec circonspection, en tout cas cela avait mauvais goût mais il était bien obligé de lui faire confiance. Quand il eu fini elle reprit la coupe et son sac.

- Je vais vous laisser, je reviendrais demain. Je vais laisser des instructions à Ermintrude pour qu'elle vous apporte à manger.

Quand il la vit entrer le lendemain matin, il l'accueillit pas une boutade.

- Alors Hersende, me rejoindrez-vous dans ma couche aujourd'hui ?

Une voix coupante lui répondit.

- Il ne vaudrait mieux pas pour vous. Les hommes de votre espèce, je sais les neutraliser.

Il en fut abasourdi. En la voyant avancer il ne comprenait plus rien. C'était comme si elle était une autre personne. Son maintien était raide, ses yeux froids et méprisants, ses lèvres pincées. C'est alors que la lumière se fit dans son esprit, cela devait être la sœur jumelle. Il se rappelait le commentaire de Renaud maintenant. Il resta silencieux pendant qu'elle s'occupait de ses blessures. Ses gestes étaient surs et précis mais beaucoup moins doux que ceux de sa sœur. Cette fois-ci il but la potion qu'elle lui présentait de façon encore plus circonspecte. Elle dut s'en rendre compte.

- C'est la même potion que celle que vous avez bue hier. Je ne suis pas Hersende, mais Milessende sa sœur, lui dit elle brusquement. Il vaudrait mieux pour vous vous tenir à l'écart de ma sœur.

- Parce que sinon ? interrogea t il ironiquement.

- Parce que sinon je ferais en sorte que vous ne puissiez plus honorer aucune femme, laissa t elle tomber avant de partir.

Après avoir discuté avec les guerriers de Renaud il décida de jouer la prudence, tous lui ayant assuré que ce n'était pas des menaces en l'air. Cela le rendait particulièrement de mauvaise humeur, surtout qu'il avait l'impression que sa guérison n'avancait pas. L'une ou l'autre des deux sœurs venait chaque jour et si la plupart de ses blessures étaient guéries, les plus importantes, à une jambe et celle du bras persistaient.

Un jour que c'était Hersende qui le soignait il se mit en colère et exigea de pouvoir se lever. Après qu'elle lui eut expliqué avec Ermintrude qu'il était beaucoup trop tôt elle finit par capituler et envoya Ermintrude chercher trois des guerriers de Renaud.

- Pourquoi les guerriers doivent ils venir ? Je peux me lever tout seul.

- Mais oui, soupira Hersende, c'est une simple mesure de sécurité.

Elle ne put l'empêcher de rejeter le drap. Elle allait voir si il n'était pas capable de se lever ! Il était un guerrier, pas une femmelette qui relevait de couches. Il s'assit et mit ses pieds par terre. La tête lui tournait un peu, conséquence de ces jours allongés sans doute. Il refusait d'y faire attention et se mit debout.

Très inquiète, Hersende attendait l'arrivée des guerriers avec impatience. Ce fou allait tomber et elle ne pourrait rien faire pour le retenir. Au moment où Gautier s'évanouissait sous l'effet conjugué de sa faiblesse et de la douleur, les guerriers arrivaient et ils durent se précipiter en laissant tomber leurs armes pour le récupérer avant qu'il ne touche terre. Ils ne furent pas trop de trois pour le recoucher. Hersende était en train de constater que les blessures ne s'étaient pas rouvertes quand Renaud arriva, alerté par le bruit. Ermintrude le mit au courant. Il regarda Hersende sortir une petite boîte en terre, l'ouvrir, la passer sous le nez de Gautier qui éternua et revint à lui.

- Alors vous pouvez vous lever tout seul ? l'interrogea Hersende en refermant sa boîte.

- J'ai compris, j'ai compris, bougonna t-il sous le regard goguenard de Renaud. Mais j'en ai marre d'être dans cette chambre.

- Quand vous irez mieux, un jour de beau temps, les guerriers vous porteront sur le pas de la porte. Mais là vous n'avez pas encore repris assez de force.

Au moment où Gautier allait répliquer, Haimery le Jeune entra précipitamment dans la chambre et interpella Hersende.

- Mademoiselle Hersende, le prêtre Tetuald vous fait appeler, son fils aîné Robert est tombé d'un arbre, ça saigne et votre sœur a besoin de vous.

- Je finis ici et j'arrive.

- Oui mais c'est que c'est urgent, euh, votre sœur vous demande de venir tout de suite.

- J'ai presque fini, cours leur dire que j'arrive.

Elle se dépêcha puis ramassa ses affaires en vitesse avant de sortir.

Renaud se mit à ricaner quand il constata que Gautier la suivait d'un regard appréciateur et contrarié.

- Alors toujours à ton goût la petite ? Pas de chance d'être cloué au lit, rigola-t-il en s'en allant.

Les jours passaient. Gautier se remettait lentement. Pâques était passé et la Pentecôte approchait. Il pouvait maintenant s'asseoir au pied du donjon, au soleil. Ermintrude le gavait de gibier, de vin aux épices et de gâteaux au miel et il reprenait des forces. Par contre il ne voyait presque plus Hersende. Seule sa blessure au bras le faisait encore souffrir et elle venait de temps en temps pour changer les bandes et appliquer un onguent.

Le jour de la Pentecôte il prenait le soleil au pied du donjon quand il vit arriver de la forêt une troupe dépenaillée qui s'en alla directement au centre du village. Ils n'étaient visiblement pas armés et Gautier se demandait qui étaient ces vagabonds quand il vit celui qui semblait être le chef sortir une grande croix de bois. Ils étaient de ces groupes d'illuminés qui prêchaient la réforme des mœurs et de l'Eglise et la conversion au monachisme. Il s'étonnait que Renaud les tolèrent, lui ne leur permettait pas de mettre les pieds dans son fief, du moins quand il était là. Les paysans étaient si crédules qu'ils revenaient quand il n'était pas là et personne n'avait autorité pour les chasser.

Il vit les paysans se rassembler peu à peu sur la place et écouter le prédicateur qui commençait sa harangue. Il repéra même dans ce public quelques guerriers de Renaud. Quel dommage que Renaud fut parti voir le seigneur de Maulévrier pour une affaire urgente ; lui-même était encore un peu faible, il ne serait pas très crédible et ce n'était pas son fief. Vivement qu'il soit complètement rétabli.

Il constata que le prêtre du village se tenait à l'écart de cette agitation et comme il avait femme et enfants il allait être la première victime de ces hurluberlus, c'était couru, surtout si il n'allait pas leur répondre. A côté du prêtre se tenait une des deux sœurs guérisseuses, il ne savait laquelle. Tout à coup le prêtre et la jeune fille tournèrent les yeux vers lui. Il leur fit un petit signe. Il voyait leur lèvres bouger puis le prêtre agita la tête en signe de négation et haussa les épaules puis s'éloigna. La jeune fille se dirigea vers lui. Il espérait que c'était Hersende. Quand elle arriva enfin au pied de la motte il était ravi, le visage avenant de la jeune fille ne trompait pas, c'était bien elle. Il allait enfin être un peu seul avec elle. Renaud absent, tout le village en train d'écouter les illuminés, ils allaient être tranquilles ! Enfin !

Mais quand elle fut à quelques pas de lui il dû déchanter. Si son visage était aussi avenant que d'habitude, il était aussi très triste.

- Bonjour Gautier, vous allez bien par ce beau temps ?

- Oui, merci. Je reprends des forces et je vais bientôt pouvoir rentrer dans mon fief. Vous n'écoutez pas les prêcheurs avec les autres ? s'enquit-il. D'ailleurs je ne vois pas votre sœur non plus.

- Milessende est restée à la maison, c'est préférable car elle serait capable de faire un scandale et ça se terminerait mal.

- Ah, j'ai remarqué que vous êtes les seules, avec le prêtre à ne pas les écouter.

- Je n'aime pas ces gens là.

- Vous êtes bien la seule, hélas.

- Ils n'ont pas les mêmes raisons que nous.

En lui jetant un petit coup d'oeil sur le coté il constata qu'elle était au bord des larmes. Quel événement pouvait justifier de la mettre dans un tel état, elle qui côtoyait chaque jour les blessures, la mort, les naissances. Tout à coup il comprit et fut en fureur.

- Qui vous a fait du mal ? demanda t il brusquement.

- C'était il y longtemps, j'aurais dû m'habituer mais ce n'est pas le cas. Je ne peux ni oublier ni pardonner, c'est trop dur à vivre. Heureusement que notre grand-mère était là et qu'elle nous a soutenu, sans elle je ne sais pas ce qui se serait passé.

Gautier la regardait et il voyait ses joues striées de larmes et sa fureur ne connut plus de borne.

- Dites moi qui il est et je le tue. Si c'est un de ceux qui sont là qui vous ont déshonorée, il va mourir lentement.

- Mais de quoi parlez-vous ? Personne ne m'a déshonorée. C'est ma mère. Quand j'étais petite une de ces bandes de religieux est venue et ils ont convaincu ma mère de partir avec eux. Elle est partie et nous a laissé. Je crois que même si elle avait su que sa mère n'avait pas pu s'occuper de nous elle nous aurait abandonnées quand même. Elle est partie avec eux et on n'a plus jamais entendu parlé d'elle. Elle n'est jamais revenue.

- Et votre père a accepté ça ?

- Nous n'avons jamais connu notre père. Notre grand-mère ne nous a jamais dit qui c'était, si elle le savait. C'est pour ça que notre mère est partie, ces gens lui ont dit qu'elle était une pécheresse et qu'elle devait partir avec eux pour être sauvée, que nous étions des bâtardes. Et elle est partie, notre grand-mère n'a pas pu la retenir.

- C'est ridicule, il y a plein de gens comme ça dont les parents ne sont pas ensemble. Ces gens ne parviendront jamais à changer ça. Si on doit aller voir le prêtre avant de faire des enfants où va t-on ? C'est contre nature.

- Oui mais notre mère les a cru et elle est partie.

La voyant si touchée et si triste Gautier se sentait inutile. il voulait résoudre tous ces problèmes mais ne savait comment. Alors il fit selon son instinct. En serrant la jeune fille de son bras valide, il l'attira contre lui. Il pensait qu'elle allait se dégager mais elle était si surprise qu'elle n'en fit rien. Alors il la serra contre lui et s'empara de sa bouche. Il oublia instantanément tout ce qui l'entourait, ses lèvres étaient douces et il en força le passage sans difficulté. Hersende eut un mouvement de recul, mais il approfondit son baiser et elle rendit les armes et lui répondit. Gautier n'en revenait pas, il avait l'impression d'être au paradis. Hersende était pressée contre lui et il pouvait explorer ses courbes douces. Elle avait passé ses bras autour de son cou et s'abandonnait à son baiser.

- Alors vous deux, on se donne en spectacle !

Gautier et Hersende sursautèrent de concert et se séparent précipitamment en entendant la voix de Renaud et son rire tonitruant. Ils constatèrent que les illuminés n'étaient plus en vue mais qu'ils étaient devenus le point de mire du village.

- Déjà de retour, s'enquit Gautier, espérant faire diversion.

- Oui, nous nous sommes mis d'accord sans problème et j'ai pu revenir rapidement. Ce n'est pas un mal car je ne pensais pas voir ces hurluberlus ici. Enfin je les ai chassé d'ici et leur ai bien fait comprendre de ne pas y revenir. Il va falloir que j'en parle au comte Foulques. J'ai pu constater ensuite que tout le monde ne les écoutait pas, conclut-il rigolard.

Gautier se dit qu'il allait devoir subir les plaisanteries de son ami un bon moment ; il allait devoir reprendre l'entraînement rapidement pour pouvoir rejoindre son fief.

Il espérait que les villageois n'allaient pas trop cancaner sur le passage d'Hersende, elle ne méritait pas ça.

Il lui faudrait se méfier de sa sœur mais on verrait plus tard.

*

Les jours suivants il y eut bien quelques chuchotements dans le dos d'Hersende, mais elle décida de les ignorer. Par contre l'explication avec Milessende avait été orageuse. Celle-ci ne pouvait comprendre l'attitude de sa sœur, pour elle les hommes étaient mauvais et abrutis et il n'y avait pas à revenir dessus. Elle avait bien vu que sa sœur était amoureuse, même si Hersende refusait de l'admettre. Milessende avait peur des conséquences, que deviendrait elle si Hersende partait avec Gautier ? Ou si celui-ci abusait de la gentillesse de sa sœur.

Hersende continuait à aller voir Gautier régulièrement même si sa blessure était presque guérie et qu'il avait retrouvé toute sa force. Pour éviter tout problème, Renaud avait fait en sorte qu'à chaque visite il y ait un témoin. Ils n'avaient donc jamais pu parler librement. Hersende savait juste que Gautier avait prévu de partir au lendemain de la Saint Jean. Elle était triste de le perdre. Elle avait fini par admettre qu'elle aimait cet homme, mais il allait rentrer dans son fief et elle ne le reverrait plus. Elle était déçue de voir que Gautier ne s'intéressait pas suffisamment à elle pour lui demander de le suivre. En même temps elle ne se voyait pas vivre loin de sa sœur.

Si dans un premier temps les potins la suivait inexorablement, elle était maintenant accompagnée par des regards de commisération. Tout le monde semblait savoir ce qu'elle attendait et qui n'arrivait pas. Même sa sœur avait renoncé à la mettre en garde en voyant sa douleur. Seuls les soins qu'elle donnait parvenaient à la sortir de sa tristesse.

Le soir de la fête des feux de la Saint Jean, le cœur n'y était pas pour Hersende. Elle avait participé à la mise en place des bûchers et de leur allumage.

Maintenant que les feux se réduisaient à des braises rougeoyantes, elle regardait les jeunes gens du village sauter par dessus les braises en signe de fécondité. Elle sourit en voyant Haimery le Jeune entraîné une des filles d'Archambaud. Elle enviait leur insouciance, surtout en voyant leur échec à retomber de l'autre côté. Il faut dire qu'ils étaient encore un peu jeunes. De toute façon le sort avait tranché, ils n'étaient pas fait pour être ensemble, tout au moins cette année. Elle avait espéré voir Gautier à la fête, mais il ne s'était pas montré. C'était pourtant leur dernière occasion de se voir. Elle se décida donc à rentrer, la mort dans l'âme.

Comme elle passait près du plus grand des feux en cours d'extinction, afin de rentrer chez elle, elle se sentit saisie par la taille. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. D'instinct elle sentait que ce ne pouvait être que Gautier.

Devant les quelques villageois encore présents, il l'entraîna vers le brasier encore fumant et il bondirent ensemble par dessus les braises et atterrirent parfaitement de l'autre côté sous les cris et les hurras.

Hersende ne les entendait plus, elle avait l'impression que son cœur avait explosé. Elle leva les yeux et rencontra ceux de Gautier, pleins de promesses.

*
